

PARIS NE DORT JAMAIS

La librairie

Philippe Cloutier

Elle était innocente et pleine de bonne humeur cette petite libraire. Du haut de ses 32 ans, elle réalisait enfin son rêve : avoir sa propre boutique, une librairie qui sentait le vieux papier et les trésors cachés.

Elle venait de s'endetter pour près de 30 ans, mais c'était son cocon à présent, rempli des objets de sa passion, les livres... Il y avait des ouvrages anciens et d'autres plus récents. Mais la bonne affaire était empoisonnée. Il y a certains livres qu'il est préférable de ne jamais ouvrir. Lors de sa huitième enquête, Robert Legagneux va découvrir par hasard que la culture peut servir aussi de cachette aux criminels !

A Maryline, William, Alexandre, Maud, Théo, Yoan, Micheline et tous ceux que j'aime et qui se reconnaîtront.

Mes remerciements à Maryline, Josette, René, Fanny, Leïla, Merlin, Herminie, Kathia, Line et Christelle pour leur soutien.

Philippe Cloutier © 2019
Tous les droits réservés dans tous les pays
ISBN : 979-10-359-1061-7
Couverture – © Philippe Cloutier 2019

- Chapitre 1 -

Le soleil de fin mai inondait généreusement les rues du 5^{ième} arrondissement. Paris sentait bon, et Céline déambulait, la tête perdue dans ses rêves. La petite brune se rendait à son travail, comme chaque matin pour 9 h, retrouver ses chers livres, ranger et apprendre, classer et proposer, mais surtout répondre aux clients et au patron, Monsieur Marcel Lemarchand, un vieux grincheux à la main un peu trop baladeuse, inculte et incapable de faire réellement le tri entre livre et œuvre.

La petite trentaine, elle était un peu la caricature de la libraire perdue dans ses bouquins, lunettes rondes, minois à peine maquillé. Elle était fine et s'habillait sans excentricité. En chaussures plates, elle détestait les talons, peu pratiques pour aller prendre le métro.

Parisienne, elle l'était, connaissant par cœur les coins sympas de la capitale et les bouquinistes des bords de Seine. Pour elle, ils n'étaient pas des concurrents mais plutôt des amis de l'itinérance littéraire. Elle admettait volontiers le rôle important qu'ils jouaient, faisant partie intégrante de l'image touristique et culturelle de Paris.

Elle aimait bien fouiner et farfouiller dans leurs stocks, découvrant parfois des pépites. Elle entendait alors le son des accordéons résonner dans sa tête, comme dans un vieux film à la Renoir.

Elle était très probablement nostalgique, fleur bleue et espiègle. Les bouquinistes la connaissaient bien. C'était Céline la Souris. Ils connaissaient tous son rêve d'indépendance, son but ultime : avoir une librairie à elle.

Comme chaque matin, elle arrivait tôt de sa banlieue pour descendre à Saint-Michel. De là, elle passait en revue les étals des quais de Seine, fouinait un peu, saluait les bouquinistes et poursuivait sa route vers la rue Monge. Si d'aventure, un des marchands avait une trouvaille à lui montrer, il lui faisait signe et elle s'attardait un peu, examinait, jugeait, puis chuchotait son diagnostic à l'oreille de son ami. Quelquefois, elle achetait, mais rarement. Elle gardait ses économies pour son rêve. Elle trouvait le temps long. Avec son maigre salaire et ses dépenses usuelles, elle envisageait d'avoir l'apport de base pour un achat dans... Huit ans !

Comme tous les matins, elle arrivait environ dix à quinze minutes avant l'ouverture de la boutique de Monsieur Lemarchand, installée dans une petite rue débouchant non loin du Jardin des Plantes.

La librairie était sans âme, le propriétaire refusant systématiquement les suggestions de son employée. Céline était la plus ancienne, les deux autres vendeurs étant là pour combler les fins de mois, étudiants ou bobos illuminés, selon les caprices des recrutements de Lemarchand.

L'homme était désagréable avec les employés et les fournisseurs, abject avec les livreurs, cérémonieux dégoûlant avec les clients, collant avec les clientes pour peu qu'elles soient blondes et montées sur escarpins d'au moins huit centimètres.

Arrivé à l'été et les jupes raccourcissant, il passait en mode « ruisselant » avec des auréoles sous les bras. Il aimait laisser trainer ses mains sur les croupes des femmes qui passaient à portée de ses doigts nouveaux.

Radin et maniaque, il l'était aussi. Ses affaires n'étaient pas brillantes et tout était prétexte à économie. La climatisation n'était mise en service que si la température dépassait effectivement 33°C pendant au moins deux heures. Il n'y avait ni frigo pour préserver les repas des employés, ni même une bouteille d'eau fraîche, et la pause-café était limitée et chronométrée à cinq minutes, pas une de plus, une par demi-journée.

En hiver, le chauffage n'était jamais mis en service si la température de la boutique ne descendait pas en dessous de 18°C. Céline savait que les affaires n'étaient pas bonnes, elle enrageait de voir les clients fuir. Il y avait pourtant ici des livres magnifiques, elle y veillait, certains étaient rares et les prix étaient raisonnables. Non, le problème, c'était Monsieur Lemarchand. Il agissait en repoussoir avec les clients, tel une boule puante, mielleux ou libidineux selon la situation. Avec Lemarchand, un client ne revient jamais dedans !

- Chapitre 2 -

Le rêve de Céline, s'était d'avoir sa propre boutique. Elle économisait depuis le début, depuis sa sortie de la Sorbonne et son premier job. Elle avait l'amour des livres, les beaux mais aussi les rares, les vieux surtout, plein de mystères, lus et relus par tant d'yeux avides de leur contenu.

Elle aimait les belles tournures, le beau Français, articulé et structuré par des architectes du bel esprit. Elle avait rencontré un jour Jean d'Ormesson pour une dédicace et n'avait pas réussi à prononcer le moindre mot face à lui, tétanisée, en court-circuit général. Poussée par la file d'attente qui s'impatientait, il avait signé l'exemplaire du livre qu'elle peinait à lui tendre en indiquant : « A l'inconnue muette, lisez toujours ».

Sa boutique, elle la voulait à Paris, son Paris chéri, plein de rêve, de musique et d'esprit. Elle refusait de voir la capitale comme un centre grouillant d'affairistes ou de snobs.

Pour elle, la ville avait un esprit qui venait de son histoire, une âme qui travaillait sous les pierres et les pavés, un chant rythmé par le clapot de la Seine et les richesses des musées.

Elle ne voulait pas se décourager, alors elle attendait sagement d'avoir assez d'argent pour rechercher la petite boutique bon marché qui lui permettrait de devenir son propre maître des livres, du beau.

Dans son rêve, il fallait que l'emplacement soit proche d'une station de métro, préférablement à une correspondance, et si possible avec une arrière-boutique où elle pourrait aménager un petit chez-elle. Elle n'était pas exigeante, même sans fenêtre, ça serait bien. Elle savait qu'elle ne pourrait pas payer les traites de son paradis et un loyer en même temps, de plus, vivre dans des conditions spartiates n'était pas un sacrifice pour elle. S'endormir et se réveiller près de ses livres, c'était ça son Eldorado.

Un jour, alors qu'elle était à sa pause-café, son téléphone sonna :

« Allô, Céline Bourgeois, oui, c'est moi...

- Bonjour Mademoiselle, c'est l'étude de Maître Parfeu à Limoges... Avez-vous un instant ?
- Je vous écoute Madame...
- Êtes-vous bien la nièce de Madame Bourgeois-Martin habitant à Limoges ?
- Oui, c'est ma tante Philomène qui est décédée il y a environ six mois, qu'y a-t-il ?
- Euh, je vous l'apprends peut-être, mais Madame Bourgeois-Martin n'avait pas d'enfant. Vous êtes la seule héritière restante... »

Céline eut un instant d'hésitation. Tante Philomène, c'était le dragon de la famille, agressive, méchante des fois, toujours cassante.

Son mari était mort l'année de son mariage, alors que Céline avait sept ans. Elle s'en rappelait comme si c'était hier encore, se remémorant la prodigieuse claque qu'elle avait reçue de la tante car elle ne tenait pas sa traine correctement à l'entrée de l'église. C'était sur la route du retour de ce mariage qu'elle avait perdu ses deux parents alors qu'elle dormait, miraculée, sur le siège arrière de la voiture. Autant dire que l'appel téléphonique réveillait des souvenirs douloureux !

« Allô, Mademoiselle, vous êtes toujours là ?

- Euh oui, excusez-moi... Que puis-je faire pour vous ?
- Oh rien, c'est Maître Parfeu qui souhaitait vous inviter à passer par son étude à Limoges, vous êtes la seule héritière et il doit régler la succession de Madame Bourgeois-Martin...
- Héritage ? Mais il y avait un héritage ?
- Oui, à priori, environ quarante mille euros après frais de succession... Quand pourriez-vous venir ? Convenons d'un rendez-vous ! »

Céline était abasourdie. La tante Philomène, cette pingre sans cœur... Elle convint d'un rendez-vous pour le lundi à suivre, puis raccrocha. L'expédition à Limoges se déroula sans histoire.

Le notaire avait bien préparé son dossier et ce fut une affaire de trente minutes. Céline reprit le train vers Paris avec un chèque de quarante-deux mille euros et quelques brouilles et une pochette de documents sans importance à conserver pour le fisc.

- Chapitre 3 -

Les semaines à suivre furent autrement plus agitées pour la brunette aux lunettes rondes. Elle dévorait avidement les petites annonces à la recherche d'un local adapté pour son nouveau paradis. Elle s'organisa pour faire au moins une visite chaque jour et découvrit alors l'incroyable fatras des annonces immobilières Parisiennes bidon, d'occasions « à saisir » débouchant sur une cour intérieure ourlée de poubelles odorantes, de locaux exigus sans eau ni WC, d'installations électriques dignes de Tchernobyl après la catastrophe. Bref, quatre semaines après avoir encaissé le chèque de l'héritage de tante Philomène, elle avait visité tous les lieux les plus sinistres de Paris et commençait à se décourager.

Un soir de juin, alors qu'elle allait rentrer chez elle, elle décida de se détourner par le 15^{ième} arrondissement pour voir un nième local situé vers Convention. Elle ne se faisait guère d'illusion, mais dans le doute, prit le métro pour descendre à Vaugirard et marcher un peu, prendre l'air et flâner.

Ici, c'était un peu l'arrondissement des anciens parisiens, pas trop fortunés. Comme partout à Paris, les travaux avaient éventré des trottoirs et la circulation était rendue plus difficile.